

FARCE NOUVELLE, TRÈS BONNE ET FORT JOYEUSE
DU CHAUDRONNIER
à trois personnages, c'est assavoir

L'HOMME
LA FEMME

LE CHAUDRONNIER

(fin 15^e, adaptation de Gassies des Brulies)

SCÈNE I^{ère}. *L'Homme & la Femme.*

- L'HOMME. – (En chantant.) Il était un homme,
Qui faisait des fagots !
- LA FEMME. – Vous chantez encor, par saint Côme !
Vous êtes le plus sot des sots !
- L'HOMME. – Ah ! ma femme, à ce que je vois,
Vous voulez vous moquer de moi.
- LA FEMME. – Vous êtes bien malin, ma foi !
Vous ne possédez sou ni maille
Et vous chantez ! Si je vous raille,
N'est-ce pas, après tout, mon droit ?
- L'HOMME. – Et ne vaut-il pas mieux qu'on rie
Que d'engendrer mélancolie ?
Si je chante, c'est pour chasser
Les soucis !
- LA FEMME. – Pour vous occuper
Et pour calmer votre folie
Il faudrait plutôt prendre soin
De réparer votre chaussure.
- L'HOMME. – Pensez-vous qu'elle en ait besoin ?
De quoi voulez-vous prendre cure ?
- LA FEMME. – De faire cesser vos chansons.
- L'HOMME. – Mon talent de chanteur vous blesse ?
- LA FEMME. – Oh ! Vous chantez comme un oison
Ou comme un âne qu'on caresse
Gentiment avec un bâton.
Quand une truie en notre étable
Va mettre au monde des cochons,
Son grognement est comparable
Aux doux accords de vos chansons.
- L'HOMME. – Je vous laisse parler, ma femme,
Mais si je prenais un bâton,
Je vous ferais changer de ton !

LA FEMME. – Que prétends-tu, méchant, infâme ?
Voilà-t-il un joli poupon !
Je te crains bien, pauvre chapon !

(L'homme et la femme se battent.)

Tiens, prends ceci, douce princess !

LA FEMME. – Et toi, cela, joli mignon !

Reçois, chère âme, une caresse
De ton mari sur le menton !

LA FEMME. – Et toi, seigneur, reçois l'hommage
De ce soufflet sur le visage !

(Il saisit le bâton.)

L'HOMME. – Et penses-tu que ce bâton
Ne te mettra pas à raison ?

(Il la frappe.)

Allons ! Rends-toi !

LA FEMME. – Que je te cède ?
Plutôt mourir !

L'HOMME. – Je te promets
D'administrer un remède
Qui te guérira pour jamais !

LA FEMME. – Je ne te crains pas ! C'est aux femmes
Que le bonnet doit revenir.
C'est à moi de crier victoire,
Car pour parler, il est notoire
Que nul ne peut nous contenir.

L'HOMME. – Je l'avoue ! Oh ! Pour le caquet
Vous êtes dignes du bonnet.

LA FEMME. – Pour caqueter... ou pour me taire,
J'ai la prétention de faire
Ce qui me plaît, sache-le bien.

L'HOMME. – Ah ! pour cela, je n'en crois rien,
Et l'on verrait plutôt le diable
Devenir ange doux, aimable,
Qu'une femme rester en repos,
Sans bavarder à tout propos.

LA FEMME. – Vraiment ? Tu connais bien la femme !
Eh bien, ici, je te proclame
Que je me tairai si je veux !

L'HOMME. – Oh ! c'est le comble de mes vœux
De te voir muette et paisible,
Mais je crois que c'est impossible.

LA FEMME. – Gageons, veux-tu ?

L'HOMME. – Tu resterais
Plus longtemps que moi sans rien dire ?
Et c'est moi qui commencerais
A dire un mot ? Jamais, jamais !

LA FEMME. – Et je resterais immobile
Sans remuer lèvre ni dent,
Si je voulais. Toi, l'homme habile,
Tu ne pourrais en faire autant.

L'HOMME. – Ma foi, femme, avec toi je gage.
Parions ce que tu voudras.

LA FEMME. – Eh bien donc ! Sans plus de tapage
Restez calme et croisez les bras.
N'interpellez âme qui vive,
Ne répondez à nul propos,
Restez muet, quoi qu'il arrive.
Et moi, je ne dirai nuls mots.
Je serai comme une statue,
Qu'on m'appelle, qu'on s'évertue
A vouloir me faire parler,
L'on n'aura pas une parole.
Vous me verrez jouer mon rôle
En silence et sans sourciller.

L'HOMME. – C'est entendu ! Mais si je gagne,
Vous serez docile compagne
Et m'obéirez désormais
Sans conteste.

LA FEMME. – Je le promets.

(Ils s'installent tous deux devant leur porte et restent immobiles et muets.)

SCÈNE 2. *L'Homme, la Femme, le Chaudronnier.*

(Le Chaudronnier paraît portant un pot, dans lequel il a une couleur quelconque, ou de la mine de plomb, du fusain, du charbon. Il porte, en outre, un chaudron.)

LE CHAUDRONNIER. – Avez-vous chaudrons à refaire ?

(Il regarde l'homme et la femme, qui sont immobiles comme des statues.)

Ne m'entendez-vous pas crier ?
Chaudronner ! Chaudrons, chaudronnier !
Je suis un si bon ouvrier
Que pour un trou j'en sais deux faire !

(Il considère un moment l'homme et la femme.)

Dame et seigneur, répondez-moi !
Eh bien ! Ils font tous deux la paire.
Rien ne peut les mettre en émoi.
N'avez-vous chaudrons à refaire ?
Dieu vous garde !... M'entendez-vous ?

(Il s'adresse à la femme en particulier.)

Êtes-vous sourde, demoiselle ?
Et cet autre, est-il votre époux ?

(Il se tourne vers le mari.)

Seigneur, c'est vous que j'interpelle !
Avez-vous baissine ou chaudron
A réparer? ... Dites, patron,
Êtes-vous sourd, muet ou sot ?...
Il ne me répond pas un mot.

(Il retourne vers la femme.)

Et vous, belle de ma pensée,
Êtes-vous muette, insensée ?

(Il les regarde tour à tour avec étonnement.)

Leurs yeux sont grands ouverts pourtant.
Ont-ils avalé quelque mouche
Qu'ils veulent garder dans la bouche ?

(A l'homme.)

Allons ! Parlez, mon président !...
Il ne bouge lèvre ni dent.
On dirait à le voir l'image
D'un saint Côme ou d'un saint Martin...
Il vous faut l'épée à la main !

(Il lui met à la main une cuiller à pot ou un balai, qui doit être à portée de main.)

Il vous manque encor quelque chose.
Une mitre ! Je vous la pose.
Ce sera, ma foi, ce chaudron.

(Il le coiffe avec un chaudron.)

Cela vous va très bien, seigneur,
Mais il manque à votre Grandeur
De la barbe et de la moustache.

(Il le noircit avec la couleur, la mine de plomb ou le charbon qui est dans le pot.)

Et sur ce beau front un panache !

(Il lui met un plumeau sur la tête.)

Voici, certe, un aimable sire.
Benoît saint, gardez-vous de rire !
Le miracle serait gâté.

(Il s'incline devant l'homme.)

Salut à Votre Sainteté !
Saint Coquibeu, je vous adore...
Mais que désirez-vous encore ?
Son doux et précieux museau
Me paraît maintenant si beau
Qu'il ne lui manque rien en somme.

(Il se tourne vers la femme.)

Au tour de la femme, après l'homme,
Voyons, brunette à l'œil fripon,
Vénus, mère de Cupidon,
N'a pas la mine si galante !
Si vous êtes si patiente,
Je m'en vais m'approcher de vous
Et je vous conterai fleurette.

(Il s'approche et s'agenouille devant la femme.)

Voyez ! Je suis à vos genoux...
Donnez-moi votre main coquette...

(Il lui prend la main.)

Votre bras blanc est fait au tour !
Ecoutez-moi, reine d'amour,
Ecoutez-moi...

L'HOMME. –

Truand infâme !
N'allez-vous pas laisser ma femme ?

(Il le bouscule. Tous les ustensiles dont il était affublé tombent bruyamment.)

LE CHAUDRONNIER. - Holà ! ma tête ! Il m'a battu !

- LA FEMME. – Mon mari, vous avez perdu.
C'est moi qui serai la maîtresse.
- L'HOMME. – Allons ! çà ! Viens çà, larronnesse !
Pourquoi t'en laissais-tu conter
Par ce truand ?
- LA FEMME. – Pour l'emporter !
N'ai-je pas gagné la gageure ?
- L'HOMME. – Eh quoi ! Faut-il donc que j'endure
De te voir ainsi cajoler ?
- LA FEMME. – Mais il ne fallait pas parler.
Allons ! Faisons la paix. En somme
Il n'a rien fait de mal, cet homme,
Et grâce à lui j'ai la victoire !
Pour la célébrer allons boire
Et trinquer ensemble gaiement.
- L'HOMME. – Mais non ! mais non ! mais non vraiment !
- LA FEMME. – Et moi, je le veux. Vous viendrez !
- L'HOMME. – Allons-y donc.
- LA FEMME. – Et vous boirez
A ma santé.
- LE CHAUDRONNIER. - Vivent les femmes !
- L'HOMME. – Oui ! Pour la perte de nos âmes !

FINIS.